

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

19^e Année. N^o 963 — 25 Sept. 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



LE QUATRIÈME CENTENAIRE DE MICHEL-ANGE A FLORENCE. — Inauguration du buste sur la façade de la maison de Buonarrotti.

(Dessin de M. Lix, d'après les croquis de M. Robida.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Jules Noriac. — Michel-Ange. — La salle des Michel-Ange au Musée du Louvre. — Les fêtes de Florence pour le centenaire de Michel-Ange. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — La Pupille (nouvelle), par L. Stapleaux. — Théâtres, par Ch. Monselet. — Chronique musicale, par A. de Lasalle. — Correspondance.

GRAVURES : Le quatrième centenaire de Michel-Ange : Inauguration du buste à la maison Buonarroti ; — le monument sur la place Michel-Ange ; — le cortège suivant les rampes de San Miniato ; — réunion du cortège sur la piazza della Signoria ; — la maison via de la Ghibellina ; — concert à la salle des Cinq-Cents ; — maison où est mort Michel-Ange à Rome ; — portrait du seizième siècle. — Echecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

DANS un opéra-comique, intitulé *le Château de la Barbe-Bleue*, dont la musique est de M. Limnander, et les paroles, peut-être, de M. Scribe, je n'en suis pas bien sûr, il y a une ronde de nuit exécutée par des choristes, par de braves choristes qui ont la prétention de représenter la garde écossaise du roi Jacques.

Cette ronde de nuit arrive en marquant le pas sur place, afin que les derniers soldats aient le temps de faire le tour du théâtre, qui représente le jardin du château.

Une garde qui veille à la rampe de l'Opéra-Comique ne saurait demeurer silencieuse; le public ne comprendrait pas ce qu'elle vient faire, et ce serait contraire à tous les usages du lieu. Aussi, à peine entrée, la garde écossaise se mettait-elle à crier à pleins poumons :

Rôdeurs,
Maraudeurs,
La garde passe.
Loin de ce palais,
Portez vos méfaits,
Car sans pitié, sans merci,
Nous arrêtons tout ici.

Les rôdeurs et les maraudeurs, qui ne sont pas plus bêtes que les honnêtes gens, étant bien et dûment avertis, devaient aller se promener ailleurs; si bien qu'il me souvient que dans cette pièce on n'arrêtaient que les gens vertueux qui n'avaient pas été prévenus de porter ailleurs leurs forfaits.

Le *Journal officiel* a, ces jours derniers, imité, sans le vouloir, les gardes de l'Opéra-Comique, en avertissant les falsificateurs que les mesures les plus énergiques allaient être prises contre ceux qui mettent de l'eau dans leur lait ou dans leur vin.

De l'eau ou autre chose, parce que chaque jour la chimie fait des progrès si effrayants, qu'on ne sait plus où ça s'arrêtera et ce qu'on ne nous fera pas avaler.

Tout porte à croire que ces industriels seront assez avisés pour suspendre leurs opérations pendant quelque temps.

Nous en sommes arrivés à regretter le temps où Alphonse Karr, cet esprit si spirituellement équilibré, jetait des cris de paon, parce que les épiciers faisaient du café avec de la chicorée, et du lait avec de la cervelle de cheval.

C'était l'âge d'or.

Aujourd'hui, on en est arrivé à falsifier la chicorée elle-même.

Le diable seul sait quelle affreuse chose les portières mettent dans leur café : c'est le châiment.

Si par aventure un chimiste industriel de bonne foi vous racontait où, quand et comment on fait les sirops, vous sentiriez votre estomac faire les contorsions les plus bizarres. Heureusement les chimistes ne racontent pas ces choses-là.

Il y a dans Paris, dans l'enceinte même des fortifications, plus de cinq cents établissements occupés à fabriquer des produits nécessaires à la falsification de tout ce qui se mange et tout ce qui se boit.

Pourquoi la vigilance de l'administration s'applique-t-elle particulièrement sur les laitiers ou marchands de vins?

Le marchand de vin qui met de l'eau dans son vin est-il plus coupable que le cafetier qui vend de la bière faite avec des feuilles de buis et autres choses mauvaises et malfaisantes?

Le laitier met de l'eau dans son lait, il y met du bicarbonate de soude qui, sous prétexte de conserver le lait, vous procure des maux désobligeants; c'est très-mal, certainement, mais est-ce plus mal que de vendre, sous le nom de sirop, un produit obtenu dans les ordures de Paris?

Un jour que nous n'aurons pas autre chose à faire nous passerons une revue sérieuse de toutes les choses horribles qu'on nous fait avaler.

On prétend que de tout temps les choses se sont passées ainsi et non autrement, et que ceux qui déblatèrent contre le présent, sont des esprits malades.

Voici qui prouve bien le contraire :

Il y a une trentaine d'années, peut-être plus, je ne sais, il y avait dans le Médoc un baron qui possédait un des meilleurs crus de l'endroit.

Ce gentilhomme aurait pu vivre largement du revenu de son bien, mais il était joueur et le reste. Tous les soirs il allait au cercle et naturellement il y jouait un jeu d'enfer, et encore plus naturellement il était obligé de recourir à des emprunts qui devenaient de plus en plus difficiles.

Lorsqu'en entrant au cercle il disait : « Messieurs, je mets dans ma récolte de cette année mes plus grandes espérances, » tout le monde souriait, parce que le baron avait fort grand air, mais les gens prudents allaient se coucher.

Or, il arriva qu'un soir un bon et naïf propriétaire de Margaux, — naïf comme on peut être naïf à Bordeaux, s'entend, — s'approche et lui dit tout bas :

— Monsieur le baron, j'ai connu monsieur votre père, qui daignait me montrer quelque amitié.

— Monsieur...

— Eh bien, permettez-moi, en faveur de ce souvenir, de vous donner un humble avis.

— Je vous en prie.

— Vous mettez des espérances dans votre récolte, eh bien! vous avez tort. Mettez-y un tiers de Busey et un tiers de petit blanc : vous triplerez vos revenus.

Le baron éclata de rire, — il n'y avait pas de quoi, — et comme il raconta l'histoire, ce propriétaire naïf et peu délicat fut la cible des plaisanteries de toute cette ville, où les plaisanteries poussent comme les cépes, et quand on avait bien ri aux dépens du pauvre Margautin, on ajoutait :

— Un homme si riche, quelle canaille!

Aujourd'hui, l'histoire est oubliée, et elle n'a plus le moindre sel.

Quand par hasard les gens qui se souviennent de tout se prennent à la raconter, tous les yeux s'ouvrent comme des portes d'église; non-seulement on ne comprend pas du tout ce que cela veut dire, mais il n'est pas rare de trouver des auditeurs qui prennent un air navré et qui, levant les yeux au ciel, disent avec componction :

— Oh! oui, dans ce temps on était honnête!

En effet, aujourd'hui, l'action de faire du vin de 1,000 fr. la barrique avec des vins de 70 fr. est une grande preuve de délicatesse.

Mettre du vin inférieur dans du bon vin, « c'est gâter le client qui n'y connaît rien et qui, d'ailleurs, ne vous sait aucun gré de votre délicatesse. »

On se demande avec stupeur ce que les marchands de vin de Bordeaux peuvent et doivent faire lorsqu'ils ne veulent pas gâter le client « ingrat. »

Ce qui sera probablement la plaisanterie la plus réussie de la saison, c'est le congrès spirite qui se tient à Bruxelles à cette heure même.

Depuis tous ses malheurs, le spiritisme remonte sur l'eau; jamais même il n'avait été en si bonne posture : c'est bien naturel, il a été persécuté.

— Puisqu'on persécute le spiritisme, nous disait quelqu'un, c'est qu'il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai.

Oui, il y a quelque chose certainement, mais quoi? de la duperie sans doute.

Oh! la persécution, quel bel instrument si l'on savait en jouer! mais on ne sait pas.

Voilà des gens doués d'une folie douce qui s'assemblaient de temps à autre pour faire un bout de conversation avec Socrate, avec Plin l'Ancien, Bonaparte ou Cadet Roussel. La conversation achevée, ils s'en retournaient chez eux en proie à une vive satisfaction, l'esprit un peu excité peut-être, mais heureux; cela ne faisait de mal à personne.

Malheureusement, partout où il y a des naïfs il y a des filous; une avalanche de ces derniers se rua sur l'innocente secte, et de là tous leurs malheurs et peut-être leur prospérité future.

Les médiums démasqués, rossés ou condamnés n'avaient pas autrement inspiré d'intérêt aux adeptes, qui savaient que lorsqu'on se fait apôtre on doit subir toutes les exigences de la situation.

Mais quand on condamna un simple photographe qui venait purement et simplement s'accuser d'avoir fait poser la secte entière, les spirites s'en allèrent de par le monde, révolutionnaires de mauvaise foi, en criant :

— On massacre nos frères!

Le photographe facétieux était passé au rang de martyr.

Il était innocent, les esprits l'ont dit.

De tous les coins de la terre les adeptes se sont levés et, guidés par une étoile, au mois, ils sont arrivés devant Bruxelles.

Il s'agissait pour eux de se voir, de se connaître et surtout d'aviser au moyen d'échapper à la persécution.

Heureux congrès! Ils n'ont même pas eu à penser ou à travailler une seconde, pas même à réfléchir, pas même à discuter; il n'y avait qu'à apporter l'avis des esprits protecteurs, ce qui n'a pas forcé les congréganistes de payer un excédant de bagages.

Que dis-je, les congréganistes? Ce n'est pas comme cela qu'on appelle ces braves gens : ils ont un nom autrement joli, et, d'ailleurs, ils forment congrès et non pas congrégation : ils se nomment les incarnés!

Les incarnés! comme c'est net et que ça fait bien, et que ça dit bien ce que ça veut dire, puisque cela ne veut rien dire du tout!

Avant de s'embarquer, chaque incarné a dû demander à son esprit protecteur :

— Que faut-il faire en cette conjoncture?

L'esprit a dicté ses ordres, et l'incarné s'avance radieux pour communiquer l'opinion de son esprit protecteur.

Maintenant, que va-t-il arriver si les esprits protecteurs ne sont pas entre eux du même avis?

Le programme ajoute que la combinaison présente un double avantage : non-seulement on aura l'avis des esprits, mais encore celui des incarnés.

C'est très-bien, mais si les esprits ne sont pas plus d'accord avec les incarnés qu'ils ne le seront entre eux, ça va faire un galimatias du diable.

Si les spirites connaissaient leur affaire, ils auraient trouvé une combinaison beaucoup plus simple, c'est-à-dire convoquer les esprits à domicile et envoyer des dépêches.

C'était si simple; personne ne se serait dérangé.

L'événement de la semaine a été l'apparition du *Livre d'une mère*, par M^{me} Pauline L...

Pauline L... est un pseudonyme, cela va sans dire, et le vrai nom de l'auteur est connu de tout le monde; c'est le secret de Polichinelle, mais il faut savoir respecter même le secret de Polichinelle.

À la trentième édition, soyez sûr que l'auteur, ne pouvant plus y tenir, se nommera lui-même.

À l'heure qu'il est, il savoure en souriant les éloges que ses contemporains prodiguent à M^{me} Pauline L...; mais un jour il se mettra à crier : « C'est moi qui suis Guillot, l'auteur de ce beau livre. »

Et il fera bien, car c'est vraiment une œuvre remarquable qui vaut bien une revendication.

Des morceaux détachés, publiés par un journal très-important, avaient déjà attiré l'attention du public; aussi le livre complet s'enlève-t-il par milliers.

Je n'ai pas à faire ici l'analyse de ce livre, mais c'est avec un bonheur véritable que je constate un succès qui fait plus d'honneur au goût et à l'honnêteté du public qu'à l'auteur lui-même.

Ainsi, voilà un fait certain, le succès ne dépend ni de l'étrangeté d'un sujet ni de son immoralité. Pour trouver un public nombreux et empressé, il suffit tout simplement de bien penser et de bien dire. Il est vrai que ce n'est pas facile.

Il semble, du reste, que le goût des Parisiens fait un retour vers les choses sérieuses et élevées. On se préoccupe beaucoup de l'opéra-comique de Massé, *Paul et Virginie*. On sait que cet ouvrage, terminé depuis longtemps, est passé à l'état de vaisseau-fantôme. *L'Africaine* elle-même n'eut pas plus de traverses et d'anicroches. Mais comme les circonstances qui ont empêché jusqu'à présent la représentation de cet ouvrage ne sont pas du fait de l'auteur, on s'est bien gardé de plaisanter comme on avait fait pour Meyerbeer.

Voilà que pendant que l'Opéra-Comique remonte le *Val d'Andore*, prépare la reprise du *Voyage en Chine* et la pièce de Lecocq, un directeur artiste, M. Vizzentini, s'est précipité sur l'œuvre de Massé, qui serait, dit-on, représentée cet hiver sur le théâtre de la Gaîté.

Cette nouvelle a été mise en doute; nous, nous y croyons fort.

M. Vizzentini est une des individualités parisiennes les plus sympathiques. Enfant, il voulait être artiste comme les siens, et à douze ans il était déjà un virtuose fort distingué. Jeune homme, il voulut toucher aux lettres, et le *Charwan* et bien d'autres journaux s'applaudirent de sa collaboration. Il publia un livre sur les mœurs dramatiques, qui ne laissa pas que de faire sensation. La musique le rappelant, il composa d'aimables partitions. Il avait quitté le bâton de chef d'orchestre à la Porte-Saint-Martin, il le reprit lorsqu'Offenbach alla à la Gaîté, pensant bien qu'il y aurait beaucoup à faire avec l'illustre maestro.

Aujourd'hui, il est devenu son maître; il cherche sans relâche et il trouvera; il est impossible que tant d'énergie et de force de volonté, mises au service d'une intelligence fine et solide, n'amènent pas la fortune et le succès.

M^{lle} Schneider a gagné son procès. Nous avions pressenti ce dénoûment dans notre dernière causerie. Nous n'avons pas à discuter la chose jugée, mais nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque rare. Le résultat de ce procès ne satisfiera personne.

M. Bertrand, directeur des Variétés, est condamné à payer cinq mille francs à la diva; cela lui est parfaitement égal.

La diva va toucher cinq mille francs, ce qui lui sera parfaitement indifférent.

Et l'affaire n'aura pas fait un pas.

Et c'est dommage, parce que les auteurs ne trouveront jamais une meilleure interprète, et que Schneider ne trouvera jamais de meilleurs auteurs.

Voici un divorce dont le public payera les frais, ce qui est bien injuste.

On espérait qu'en montant l'escalier du Palais des spirituels plaideurs allaient éclater de rire et se donner la main; peut-être ne se sont-ils pas rencontrés.

La Boulangère à des écus est en répétition, et la première n'est pas éloignée. Ce soir-là, le public jugera en dernier ressort.

Le Théâtre-Lyrique est toujours à la recherche d'un emplacement et n'en trouve pas. D'un autre côté, on prétend qu'un spéculateur ferait construire un théâtre au coin de la rue Rougemont. La nouvelle est-elle exacte? Un théâtre serait fort bien placé en cet endroit voisin du boulevard Montmartre, et s'il devient plus tard le Théâtre-Lyrique, il aura au moins un mérite, celui d'être tout près du Conservatoire. Les lauréats n'auront qu'à traverser la rue.

Il est vrai que la première pierre n'est pas posée.

En Angleterre, à Londres, on pose des premières pierres tous les jours: nouvel Opéra, nouveau Théâtre-Lyrique, etc., etc.

Pour donner plus de solennité à ces cérémonies,

les puffistes anglais ont imaginé de faire poser leur première pierre par les cantatrices en vogue.

Les cantatrices en vogue, auxquelles on avait envoyé des truelles d'or, n'ont fait aucune difficulté pour se prêter à cette œuvre de roi ou de Limousin.

Le peuple anglais a poussé des hurrahs frénétiques; et comme on demandait au jeune Samivel, c'est-à-dire le Gavroche de l'endroit, ce qui pouvait lui causer tant d'enthousiasme, Samivel a répondu:

— Je suis ravi de voir cette lady fourrer ses doigts dans le mortier; ça lui apprendra à vouloir faire ce qui ne la regarde pas.

Puisque nous voilà fourré dans les théâtres, allons jusqu'au bout.

La Dame aux camélias, la meilleure pièce de Dumas fils, a été reprise au Gymnase.

Cette reprise avait fort piqué la curiosité; il suffit ordinairement que le nom de Dumas soit en avant pour que le public se remue; là, il y avait encore d'autres motifs.

Les journaux indiscrets avaient raconté une petite scène qui aurait eu lieu entre le vertueux M. Montigny et sa principale pensionnaire, M^{lle} Tallandiera.

M. Montigny joint à une vivacité toute juvénile une extrême bonté et une parfaite éducation; aussi ne s'expliquait-on point cette scène où la vivacité seule avait joué un rôle. On n'en a plus reparlé, donc l'affaire n'était pas bien grave; mais comme l'artiste quitte le théâtre, cela n'avait pas peu contribué à accrédi-ter le récit.

On n'avait pas à juger l'artiste; il y a longtemps que le public sait qu'une femme, une seule femme, a joué ce rôle si difficile de Marguerite Gauthier, et en a fait une création inimitable. L'attrait était donc tout entier dans la rentrée de M. Worms.

Chaque fois qu'un jeune artiste promet de devenir un acteur hors ligne, le prince-surintendant des théâtres de Saint-Petersbourg place derrière lui un agent adroit et sagace avec cette consigne:

— Suivez ce jeune homme ou cette jeune femme, ne le ou la perdez pas de vue une minute, et chaque fois que vous le ou la verrez avoir un chagrin ou éprouver une injustice dans son théâtre, approchez-vous et dites discrètement:

« — Monsieur ou madame, si vous vouliez venir en Russie, vous gagneriez dix fois plus, vous auriez droit à tous les égards, vous seriez traité avec la plus grande courtoisie en attendant l'heure du triomphe, qui sonne toujours chez nous. »

L'agent remplit sa mission avec cette obéissance passive qui fait la gloire de l'armée russe et qui a illustré deux soldats, celui qui se noyait dans la Néva débordée, parce que sa consigne l'obligeait à ne pas bouger de place, et le grenadier que Potemkin envoya à la grande Catherine le seul jour où la majesté impériale ne fut pas inviolable.

Or il y a une coutume dans les théâtres de Paris, dans les grands comme dans les petits, qui facilite beaucoup la mission du bon Russe, donc déjà.

Cette coutume consiste à abreuver de dégoûts le jeune artiste qui a, comme on dit dans l'endroit, quelque chose dans le ventre.

Le directeur a peur de ses exigences futures.

Ses camarades sentent que le gaillard ne tardera pas à leur marcher sur le corps, et ils font naturellement tout ce qu'ils peuvent pour que ce soit le plus tard possible.

Les auteurs, moitié par crainte, et aussi désireux de ne point se brouiller avec les vieux qui ont l'oreille du public, deviennent des complices inconscients.

M. Worms, en sortant du Conservatoire, entra au Théâtre-Français le soir où, après avoir joué le rôle du jeune aspirant dans *La Joie fait peur*, il eut conquis d'un seul coup une place distinguée, le Russe en question lui emboîta le pas.

— Venez en Russie, disait-il chaque jour.

Le jeune homme riait et répondait:

— Jamais.

Worms était un Parisien par excellence, homme du monde, et appartenant à une famille distinguée;

il ne comprenait pas qu'il fût possible de changer les joies parisiennes contre des roubles et des bravos qui naissent sous les neiges.

Mais il arriva pour lui ce qui était arrivé pour tant d'autres; plus on l'abreuvait d'ennuis et d'injustices, plus le Russe était souriant et offrant.

Si bien qu'un jour, le cœur bien serré, Worms, comme Bressant, comme Berton père et bien d'autres, alla demander à l'étranger ce qu'on lui refusait chez lui, et, comme eux, il fut comblé d'argent, d'honneurs et de bravos, et volontiers, comme eux, il se serait écrit:

C'est du Nord maintenant que nous vient la justice.

Puis, comme ses prédécesseurs, il revint, parce qu'il faut revenir, et qu'il savait bien qu'il n'était pas oublié, parce que Paris n'oublie jamais et aussi parce que les échos avaient plus d'une fois apporté jusqu'à nous le bruit de ses succès.

Aussi, quelle fête et comme l'enfant prodigue de talent autrefois a été bien reçu.

Worms n'a perdu aucune des qualités aimables d'autrefois, et il a acquis cette perfection qui est le dernier mot des grands comédiens.

Monselet dira prochainement ce qu'il a fait d'Armand Duval, il fera sans doute un rapprochement entre Fechter et lui, cela ne me regarde pas.

Mais ce que j'affirme, c'est la place que Worms va prendre sur la scène parisienne.

Et qu'on ne s'y trompe pas, la présence d'un artiste de valeur peut avoir une grande influence sur la littérature d'une époque.

Le théâtre de nos jours a fait comme l'industrie, se basant sur ce raisonnement que l'homme qui fait toujours la même chose, la fait mieux: le théâtre a créé des spécialités.

Il résulte de cette combinaison une moyenne honorable, mais rien que cela.

Les auteurs sont obligés de créer des personnages pour des acteurs qui ne sauraient ni ne voudraient créer un personnage nouveau.

Le comédien joue tout, l'acteur ne joue que lui.

Frédéric-Lemaître, jouant Ruy-Blas et ensuite Paillasse, prend les proportions d'un homme légendaire, et dans vingt ans, s'il se trouve un vieillard pour raconter cela, on dira que le bonhomme radote.

Le séjour en Russie, qui a perdu tant d'artistes, en leur faisant perdre leur *parisienneté*, a eu sur M. Worms une influence exquise.

Forcé de jouer toujours, de jouer quand même des rôles qui n'avaient pas été taillés pour sa nature, c'est-à-dire des rôles qui ne faisaient pas briller ses qualités et qui parfois pouvaient souligner ses défauts, il a dû dépouiller l'habit noir de l'acteur aimable pour endosser la tunique de pourpre du vrai comédien.

Malgré son succès, malgré l'excellence du rôle dans lequel il nous est revenu, le public ne connaît pas encore le Worms d'aujourd'hui.

C'est après sa première création qu'il comprendra tout ce que cet artiste possède d'art parfait, de force, de finesse et d'élégance.

Une tristesse pour finir.

Un employé des pompes funèbres, un de ces braves gens que le peuple appelle des croque-morts, vient de mourir à son tour, et ses confrères lui ont rendu le service qu'il avait rendu si souvent aux autres.

Comme on allait porter dans la fosse commune ce pauvre homme qui vivait seul, une vieille dame est arrivée annoncer que le défunt possédait un caveau de famille dans le cimetière où il travaillait tous les jours.

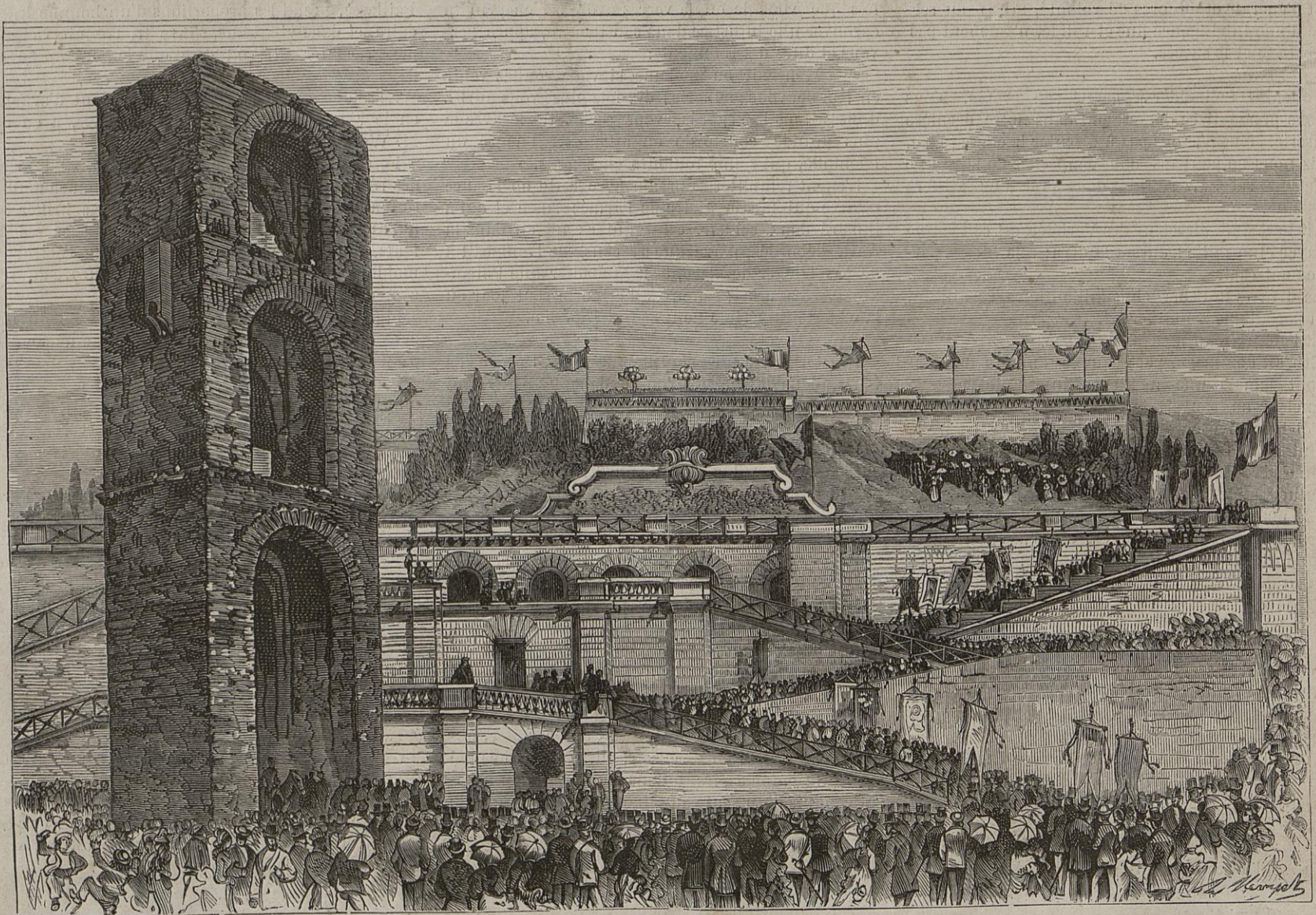
C'était vrai, le pauvre homme tombé si bas avait été autrefois un homme riche et titré.

Il s'appelait Georges-Gaspard S..., marquis de R..., comte L. T. Saint-P...

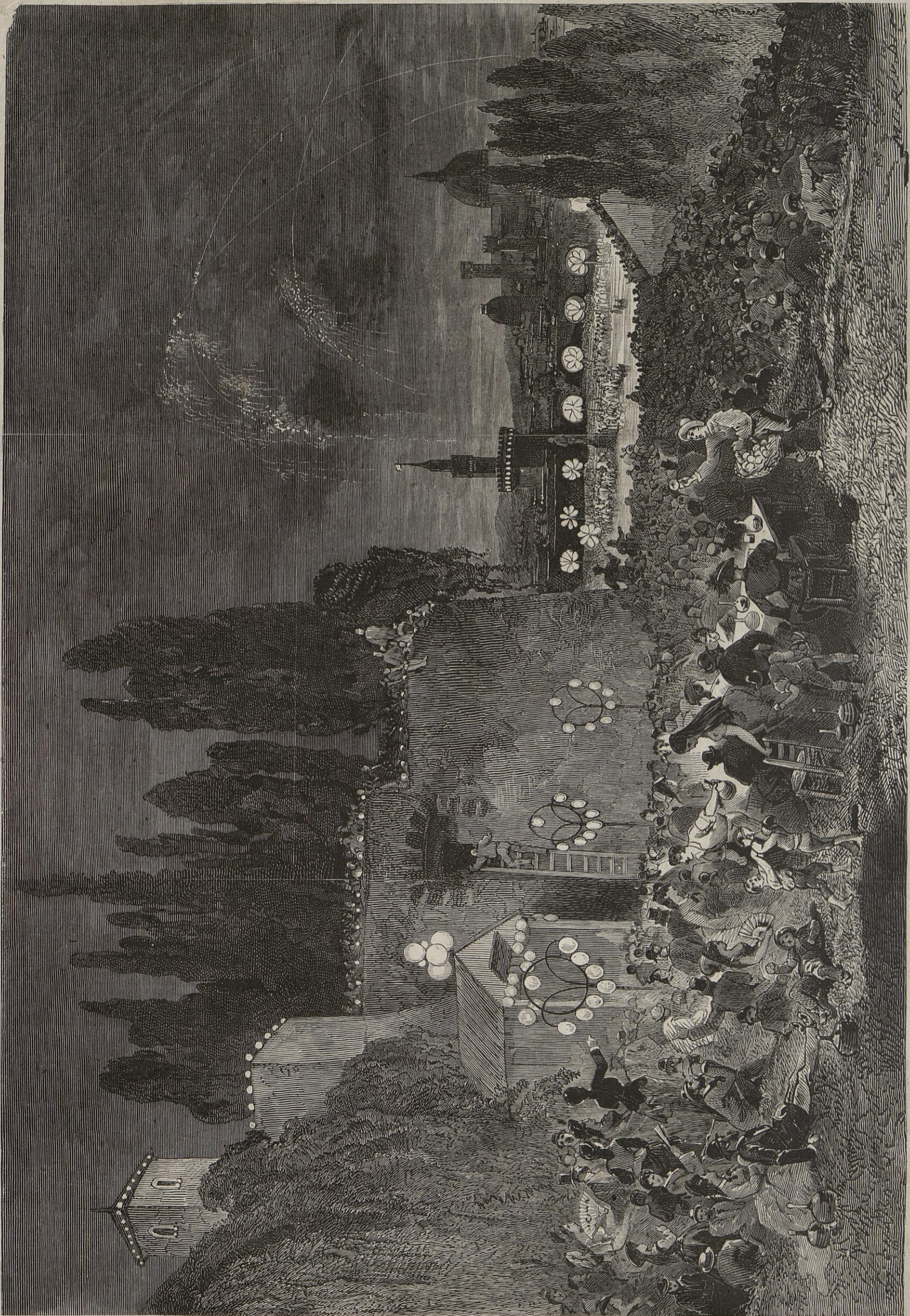
Son caveau est illustré de l'écu de sa famille, qui est d'or à la bande de sable, comme Sandoval, et c'est pour le distinguer, sans doute, qu'il est cantonné d'une croix *nerée de même*.



La place Michel-Ange et le monument élevé en son honneur. — (Dessin de M. Bocourt.)



FLORENCE. — Le cortège montant les rampes de San Miniato pour se rendre au monument. — (Dessin de M. Clerget, croquis de M. Robida.)



FLORENCE. — Illumination de la place Michel-Ange, vue des anciennes fortifications. — (Dessin de M. Edmond Morin, croquis de M. Robida.)

MICHEL-ANGE

NUL ne le conteste aujourd'hui, au point de vue de l'art, le seizième siècle italien a vécu de la moelle du quinzième.

Michel-Ange se dresse entre les deux siècles. Il est le sommet. Sculpteur, peintre, architecte, poète, il est plus complet, plus universel que Léonard; sculpteur, il est plus original, plus créateur, plus anatomiste, plus praticien même que Donatello. Architecte, il a refait les plans de Saint-Pierre de Rome; poète, il nous a laissés, dans ses belles strophes, dans ses beaux sonnets, le souvenir de son austère respect de l'art, de sa foi patriotique, de ses chastes amours, des amertumes de sa vieillesse. Il n'est pas seulement la lumière de l'art italien, il est, pour tous nos artistes, le souverain maître, et les épigraphistes de Florence ont pu, sans porter atteinte à la dignité des autres nations, graver ces fières paroles sur le monument qui lui a été consacré :

« Comme une grande âme unie à un grand génie
« est une chose surhumaine, devant le citoyen et
« devant l'artiste, inclinez-vous, Italiens et étrangers. »

Michel-Ange naquit, le lundi, 6 mars 1474, à Caprese, dans le diocèse d'Arezzo. Son père, le podestat Buonarroti Simoni, le mit en nourrice à Settignano, aux environs de Florence. Il passa ses premières années, dans ce pays des carrières, au milieu des tailleurs de pierre et des sculpteurs.

Plus tard, à Florence, à l'école du grammairien Francesco d'Urbino, Michel-Ange se lia d'amitié avec Granacci, un des élèves favoris du peintre Domenico Ghirlandajo. Alors déjà l'art l'attirait invinciblement. Sa famille lutta longtemps contre cette vocation. Elle dut céder cependant et le fils du podestat entra dans l'atelier de Ghirlandajo. L'apprenti reçut de ses maîtres vingt-quatre florins pour trois ans.

Bientôt Domenico Ghirlandajo disait de son élève : « Cet enfant en sait plus que moi. »

Michel-Ange étudia les vieux maîtres avec une sorte de religion. Il avait la passion de l'art antique, quand le hasard l'amena dans les jardins des Médicis. Là, tout d'un coup, sans avoir jamais touché le ciseau, sinon l'ébauchoir, il fit l'admirable tête du *Faune édenté*!

Laurent le Magnifique s'attacha le jeune artiste et lui donna une place de huit écus par mois, dans la douane.

« Les choses ainsi arrangées, dit M. Charles Blanc, d'après Vasari, Michel-Ange fut logé dans le palais des Médicis; il reçut un beau manteau violet, et Laurent l'admit à sa table, voulant qu'en toutes choses il fût traité comme un de ses fils. Quelle fortune pour un jeune homme qui n'avait encore que seize ans, de vivre dans une maison qui était un musée; d'avoir constamment à sa disposition, non-seulement un peuple de statues antiques, mais une collection sans pareille de camées, de médailles et de pierres fines, et une riche bibliothèque; enfin, de voir et d'entendre chaque jour, à la table d'un prince opulent et lettré, les personnages les plus distingués de Florence, les savants, les poètes, les écrivains renommés de l'Italie, dont aucun ne tra versait la Toscane sans aller faire sa cour aux Médicis! »

Laurent le Magnifique mourut; son successeur, Pierre de Médicis, demanda à Michel-Ange de lui sculpter des statues de neige et assimila l'artiste, dans son ignorante admiration, avec son domestique favori, un coureur espagnol. Mais alors déjà, Michel-Ange, dédaigneux de ces puériles offenses, et se mettant au-dessus des préjugés de son temps, étudiait l'anatomie sur les cadavres de l'hôpital. « Ce fut là certainement, dit M. Charles Blanc, le point de départ de ce dessin incompara-

ble qui devait constituer le génie même de Michel-Ange, et l'on peut dire que l'anatomie, une fois possédée et approfondie comme elle le fut par lui, devint l'instrument de sa grandeur et peut-être le secret de son style. »

La révolution éclata à Florence, Pierre de Médicis, « prince insolent et borné, » fut chassé avec tous les siens et dut se réfugier à Bologne.

Un an après, Michel-Ange retournait à Florence et y modelait le *Cupidon endormi*, que le cardinal de Saint-Georges acheta pour un antique.

Le grand artiste se rendit à Rome, pour la première fois, en 1496. Jacopo Galli lui commanda le *Bacchus*; un prélat français, le cardinal de Villiers, abbé de Saint-Denis, lui demanda la fameuse *Piéta* (le Christ mort sur les genoux de la Vierge), qu'on admire dans une chapelle de Saint-Pierre. « C'est, » dit M. Charles Blanc, le seul ouvrage que Michel-Ange ait signé de son nom, et voici pourquoi il le signa. Un jour, en entrant à Saint-Pierre, il vit un grand nombre d'étrangers — des Lombards — qui regardaient son groupe avec admiration. L'un d'eux ayant demandé le nom de l'auteur, un autre répondit : — C'est notre Gobbo de Milan. — Michel-Ange ne dit rien; mais, le soir même, il s'enferma dans la chapelle, muni d'une lampe et de ciseaux, et il grava sur la ceinture de la Vierge : MICHAEL ANGELVS BONAROTVS FLOREN. »

Le fameux *David* colossal date de 1501; il fut terminé en 1504, à Florence, où Michel-Ange avait été rappelé par des affaires de famille.

Nous n'avons pas la prétention d'étudier, ni même d'énumérer ici les œuvres du maître en l'art de faire vivre le marbre. En 1505, Jules II l'appela à Rome et lui commanda son tombeau; mais irrité d'une offense qui lui avait été faite au Vatican, l'artiste s'enfuit à Florence. Il fallut, pendant plus de cinq mois, employer les prières, les menaces, les négociations pour le ramener à Rome.

Comme il était aux pieds du pape, et que Jules II, la tête basse, paraissait tout ému, un monsignor s'avisait de dire, pour excuser Michel-Ange : « Que votre Sainteté lui pardonne : il a péché par ignorance; les peintres, en dehors de leur art, sont tous ainsi. » Le pape, irrité, reprit : « Tu lui dis des injures que nous ne lui disons pas. L'ignorant, c'est toi, et le misérable n'est pas lui. Retire-toi de ma présence. »

Ce fut alors que Michel-Ange entreprit pour Bologne la statue de Jules II, un colosse de bronze que les Bolognais brisèrent en 1511 et dont ils firent un canon.

En 1508, après de longues hésitations, il aborda la grande peinture et commença les merveilleuses fresques de la chapelle Sixtine : les *Prophètes*, les *Sibylles*, la *Création de l'homme*, la *Création de la femme*, le *Sacrifice d'Abel*, le *Déluge*, l'*Ivresse de Noé*.

En 1529, la guerre interrompit l'œuvre de l'artiste. Les républicains de Florence chassèrent la famille du pape et songèrent à se gouverner eux-mêmes. Michel-Ange songea à protéger sa patrie contre un retour offensif. Il construisit les fortifications « avec tant d'art que, cent cinquante ans après, Vauban crut devoir en relever les plans et en prendre toutes les mesures. » Pendant le siège, il passa six mois sur le mont Miniato, dirigeant l'artillerie. Le 12 août 1530, la ville fut livrée par le général Malatesta. Les vainqueurs furent cruels; Michel-Ange dut se cacher pendant trois mois. Enfin le pape s'engagea à tout oublier, et le grand artiste dut accepter les conditions de Léon X.

Depuis cette époque, il travailla secrètement pour le splendide tombeau des Médicis; il fit le *Pensieroso*; il peignit pour Paul III sa fresque du *Jugement dernier*, « ouvrage sublime, devant lequel toute âme d'artiste doit être consternée d'admiration; » il refit les plans de Saint-Pierre de Rome; il peignit pour la chapelle Pauline la *Conversion de saint Paul* et le *Crucifiement de saint Pierre*, il entreprit les quatre figures d'une *Déposition de Croix*... Nous

l'avons dit, on ne peut résumer cette vie d'opiniâtre labeur...

L'artiste avait vécu seul; ses amours avaient été chastes, idéales; sa vieillesse aurait dû être calme et douce; elle fut sombre... Il mourut dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Le fameux sonnet de Barbier exprime admirablement la hautaine amertume de cette vieillesse :

Que ton visage est triste et ton front amaigri!
Sublime Michel-Ange, ô vieux tailleur de pierre!
Nulle larme jamais n'a mouillé ta paupière!
Comme Dante, on dirait que tu n'as jamais ri.

Hélas! d'un lait trop fort la muse t'a nourri,
L'art fut ton seul amour et prit ta vie entière;
Soixante ans tu courus une triple carrière
Sans reposer ton cœur sur un cœur attendri.

Pauvre Buonarroti! ton seul bonheur au monde
Fut d'imprimer au marbre une grandeur profonde
Et, puissant comme Dieu, d'effrayer comme lui.

Aussi, quand tu parvins à ta saison dernière,
Vieux lion fatigué, sous ta blanche crinière,
Tu mourus longuement plein de gloire et d'ennui.

LA SALLE DES MICHEL-ANGE

AU MUSÉE DU LOUVRE

LA salle des Michel-Ange est contiguë au musée de la sculpture Renaissance, dans la partie du Louvre que longe le quai. Avant d'aller admirer les deux *Prisonniers*, le visiteur s'arrête dans un sanctuaire où ont été réunies les œuvres les plus élégantes, les plus gracieuses de notre seizième siècle. Les nymphes, les déesses, les grâces, de Jean Goujon et de Germain Pilon, lui sourient et l'invitent dès le seuil.

Michel-Ange est représenté (1) par ses deux *Prisonniers*, qu'il avait entrepris pour le tombeau de Jules II. Il les chercha lui-même, dans le marbre, au bout du ciseau, dit M. Charles Blanc dans son *Histoire des Peintres*. Il était jeune encore; il avait trente ans.

Son génie était en fleur; rien de violent, rien de chargé n'avait paru jusqu'alors dans ses ouvrages. Il était capable d'ajouter à la pureté des formes antiques un sentiment que l'antique n'avait point exprimé, la tristesse; mais ce n'était pas la tristesse amère et sombre, si fortement accusée dans le *Pensieroso*; c'était la tristesse d'une jeune âme, la mélancolie. Oui, en voyant l'un de ces *prisonniers*, celui qui est à peu près fini, on peut dire que par cette création, Michel-Ange a élargi le domaine de son art, qu'il a reculé les limites du beau. Sans agiter sa figure, sans y affecter des contrastes de mouvements, sans insister sur le rendu des muscles, sans contraction, sans effort, le sculpteur est arrivé au plus haut degré de l'expression, et il s'est arrêté juste au point où les émotions de l'âme n'altèrent point la beauté du visage, ni la grâce des formes vivantes, ni la dignité du style. La figure qui devait être appuyée contre le monument, paraît endormie, mais au moment de se réveiller. Sur sa tête, renversée en arrière et à demi sommeillante, se relève et s'arrondit le bras gauche. De là, le calme de l'attitude, la douceur dans le modelé des formes et l'exécution des chairs; de là tant de noblesse dans la douleur. Il semble que le ciseau n'ait fait qu'effleurer le marbre, et cependant il y a profondément gravé le sentiment d'une tristesse délicate et fière, et la vérité de la sculpture a dit, là aussi, son dernier mot. L'autre figure de captif a plus de mouvement, plus de tourment; elle se débat contre les liens qui l'enchaînent, ses muscles se gonflent et se révoltent; tous ses membres frémissent et se tordent, et dans sa tête ébauchée perce déjà l'expression d'une colère incontinentue et violente.

(1) L'*Hercule* envoyé en France a été perdu. On ignore même s'il arriva à destination.

Eh bien ! voyez ; nous n'irons pas encore à Londres cette semaine. Le tribunal de police n'a pas encore prononcé le renvoi des inculpés devant les assises pour la « tragédie de Whitechapel. »

PETIT-JEAN.

LA PUPILLE

(Suite)

L'INSTALLATION de la petite au château causa d'abord autant de joie à Lionel qu'à sa mère.

Une personne de plus, voire même une enfant, dans ce lieu si paisible, était une distraction véritable.

Lionel avait près de seize ans à cette époque.

Il se sentait devenir homme, et cependant la comtesse et Jean le traitaient en gamin. Légèrement humilié de cette situation qui le froissait sans pourtant qu'il s'en rendit un compte exact, la jeunesse de Cyprienne lui donna à ses yeux une certaine importance dans laquelle il puisa bientôt une gravité inaccoutumée.

Tout au plaisir d'accueillir une aussi jeune parente, dont sa mère et lui étaient désormais les seuls soutiens ici-bas, il ne songea d'abord qu'à l'aimer et à la distraire ; puis, petit à petit, il ne daigna plus partager ses jeux, fit l'homme raisonnable et prit vis-à-vis d'elle un air protecteur qui amusa fort M^{me} de Blangy et provoqua les respectueuses railleries de Jean.

Ce changement assez brusque provenait de trois causes. L'abbé Duclos avait sévèrement grondé son élève de partager les jeux de sa petite cousine ; il lui avait affirmé qu'il était indigne d'un jeune homme qui traduisait Cicéron et Horace à livre ouvert, de descendre aux enfantines puérilités qui faisaient la joie de Cyprienne.

On n'est vraiment pas plus abbé ; mais pour admettre certains sentiments, il faut non-seulement les avoir en soi, mais encore les avoir pratiqués, et les prêtres, on le sait, en ce qui concerne les joies pures de la famille, n'exercent point.

D'un autre côté, Lionel, qui portait un chapeau depuis quelques semaines seulement, et qui se soignait davantage, avec cette coquetterie propre à tous les adolescents, devenait fort délicat dans le choix de ses plaisirs. Courir dans le parc, monter aux arbres, jouer aux quilles et vingt autres distractions enfantines de ce genre furent abandonnées par lui.

Naturellement, il se refusa bientôt à guider le cerceau de Cyprienne, à la traîner dans sa petite voiture et à la conseiller sur l'accoutrement de sa poupée.

La comtesse essaya de le rendre moins sévère, mais Lionel tint bon ; ce que voyant, M^{me} de Blangy redoubla de soins et de prévenances pour sa nièce, se sacrifiant complètement à son despotisme d'enfant gâté.

Les complaisances de la comtesse contrarièrent Lionel : pour la première fois depuis sa naissance, une étrangère se dressait entre sa mère et lui ; pour la première fois, le cœur de M^{me} de Blangy s'était ouvert à une affection vive de la même nature, ou peu s'en faut, que celle qu'elle portait à son fils.

Un grain de jalousie, qui n'alla point cependant jusqu'à la haine, se glissa dans l'âme du jeune homme, et, sans qu'il s'en rendit compte, il adopta vis-à-vis de sa jeune cousine un air de protection impérieuse qu'il ne devait plus quitter.

D'abord surprise par la nouvelle conduite de Lionel avec elle, Cyprienne finit par s'y habituer.

Son grand cousin lui imposa.

Il en résulta un certain éloignement instinctif, fait d'antipathie chez Lionel et de vague crainte chez Cyprienne.

Jean, le vieux Vendéen, en tira quelque profit : le jeune comte se tourna vers lui et devint chasseur.

Malheureusement, les jambes du vieux serviteur n'étaient plus bonnes, et souvent le nouveau disciple de saint Hubert dut partir seul pour faire la guerre aux lièvres et aux perdreaux.

Les steppes bretons ne contribuaient pas médiocrement à forcer Jean à rester au logis.

La marche, dans les bruyères, brisait ses vieux membres et ne lui permettait que rarement des excursions meurtrières fort courtes.

Même seul, Lionel préféra la chasse au séjour du château. Ses études étaient terminées, Cyprienne avait grandi, et la tendresse qu'avait pour elle M^{me} de Blangy augmentait à mesure que les grâces et la gentillesse de sa fille adoptive se développaient.

Le soir réunissait les maîtres du château.

L'abbé s'en était allé après avoir fait avaler à son élève sa dernière leçon de philosophie.

Lorsque Lionel n'était pas rentré pour le dîner, M^{me} de Blangy faisait répéter à Cyprienne la leçon de piano que le clerc de l'église de Bressuire, en sa qualité d'organiste, lui avait donnée dans la journée.

Cette séance était parfois interrompue par le retour du jeune comte.

— Oh ! ces gammes ! De grâce, ma mère, faites-les cesser ; cela me rend fou ! disait-il.

— Tu es bien sensible, mon cher enfant, répondait M^{me} de Blangy, faisant quitter l'instrument à Cyprienne ; il faut bien que cette petite s'instruise.

— C'est vrai ; mais tout le jour ne suffit-il pas ?

— Joue-moi quelque chose alors ; ton talent stimulera sa bonne volonté.

Lionel obéissait. Assez bon musicien, il lui semblait qu'en déployant tout son savoir il humiliait quelque peu sa jeune cousine. Souvent même il chantait quelque ballade bretonne qu'aimait M^{me} de Blangy.

Cyprienne l'écoutait avec une attention et un plaisir extrêmes.

Lionel était à ses yeux beaucoup plus fort que son professeur, et si un chagrin assombrissait la joie qu'elle éprouvait de l'entendre, c'est qu'elle était persuadée que jamais, quelles que fussent les études qu'elle ferait par la suite, elle n'arriverait au même degré que lui.

Lorsque le jeune homme avait épuisé son répertoire, il prenait un volume et en lisait quelques pages à sa mère ; puis, à neuf heures, Jean servait le thé et Marianne venait chercher Cyprienne pour la mener se coucher.

Deux baisers, l'un bien affectueux et tout maternel, celui de M^{me} de Blangy ; l'autre très-froid et posé du bout des lèvres, celui de Lionel, congédiaient la petite fille.

Lisbeth était retournée en Allemagne depuis longtemps.

Au bout de quelques mois de séjour en France, la digne Allemande s'était mise à dépérir comme un chêne qui se dessèche.

Le médecin déclara que Lisbeth était atteinte par la nostalgie.

M^{me} de Blangy la renvoya aussitôt à Mayence, avec de nombreux cadeaux pour elle et les siens.

Il fallait trouver une autre bonne pour Cyprienne, qui était désespérée du départ de Lisbeth.

La moitié du monde l'avait abandonnée, lui semblait-il, depuis que la voiture qui avait conduit la grande Allemande à Parthenay avait disparu au coin de l'avenue qui conduisait à la grille du château.

La femme d'un métayer, Marianne, que la comtesse connaissait depuis longtemps, fut bientôt pourtant la faire oublier, et M^{me} de Blangy fut enchantée de ce changement, car la perpétuelle présence de sa nourrice avait fini par donner à Cyprienne un accent très-prononcé qui inquiétait fort la bonne dame.

C'était M^e Leprevost qui avait fait songer M^{me} de Blangy à Marianne.

Depuis que Samuel Warther avait achevé ses paiements, qui tous s'étaient effectués avec une régularité irréprochable, et qu'il gouvernait avec une prudence extrême la fortune de l'orpheline, le digne notaire s'était senti pour elle une grande sympathie qui se manifestait par des présents de toute espèce.

Le compte du tailleur s'était sensiblement augmenté de toutes les sommes qu'il consacrait à causer quelque douce surprise à la fille de l'émigré.

Sa tendresse pour elle était cependant moins aveugle que celle de sa mère adoptive.

Cyprienne ayant atteint sa onzième année, il parla de la mettre en pension.

A ces mots, la petite fille se mit à pleurer de toutes les larmes de son corps, et cette source féconde d'un désespoir véritable ne put se tarir que sur la promesse formelle de M^{me} de Blangy de ne jamais se séparer d'elle.

On fit venir une institutrice de Paris. M^{lle} Rose Bernard était élève de Saint-Anis.

Elle avait vingt ans et était douée d'un physique agréable, et le sentimentalisme de celle qui le possédait donnait un certain charme.

Au bout d'un mois, M^{me} de Blangy déclara M^{lle} Bernard une personne accomplie. Cyprienne se laissa gagner aussi, et se prit à aimer la jeune fille de tout son cœur.

Quant à Lionel, il ne s'aperçut pas d'abord de la présence de l'institutrice.

Il allait avoir vingt et un ans, s'appretait à entrer en possession de la fortune que lui avait laissée son père, et nourrissait intérieurement un grand projet qu'il n'avait osé confier à personne jusqu'alors.

Ce projet était d'aller passer quelques mois à Paris, dès qu'il aurait atteint sa majorité.

Prévoyant la vive opposition de la comtesse, qui l'aimait trop pour consentir tout d'abord à se séparer de lui, ne fût-ce que pour un jour, il avait résolu de ne lui faire part de sa résolution qu'au moment même de l'accomplir.

Trois semaines le séparaient à peine de cette époque désirée, lorsque M^{me} de Blangy tomba assez gravement malade.

Il s'installa au chevet du lit de sa mère avec Rose.

M^{lle} Bernard déploya dans cette circonstance un dévouement véritablement méritoire et qui ne se démentit pas un seul instant pendant tout le temps que dura la maladie, fort grave du reste, de la comtesse.

Des soins assidus et éclairés amenèrent néanmoins sa convalescence. Alors seulement, Lionel, sortant de l'anxiété grande qu'il venait d'éprouver, regarda autour de lui, ainsi que le fait l'homme que le réveil vient délivrer d'un songe pénible, et il aperçut M^{lle} Bernard.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Philosophe sans le savoir*.

THÉÂTRE-HISTORIQUE : *les Muscadins*, drame en cinq actes et huit tableaux, par M. Jules Claretie. — AMBIGU : Reprise du *Fils du Diable*. — CHATELET : Reprise de *la Closerie des Genêts*.

Il est très-bien d'avoir repris le *Philosophe sans le savoir*, et surtout de l'avoir joué selon le texte primitif. Tout a été dit sur le charme, l'intérêt et l'honnêteté de la pièce de Sedaine ; je ne pourrais que me répéter en y revenant. Aussi mon intention n'est-elle pas d'y revenir ; je ne veux qu'exprimer le souhait de voir, dans un temps prochain, la Comédie-Française emprunter au Gymnase le *Mariage de Victorine*, de George Sand, qui est la suite du *Philosophe sans le savoir*, — une digne et éloquente suite, comme vous pouvez le supposer. Ce sera une fête lorsqu'on jouera dans la même soirée le chef-d'œuvre du vieux tailleur de pierres et le drame chaleureux de la glorieuse femme qui continue de porter avec tant d'énergie son nom et son génie masculins.

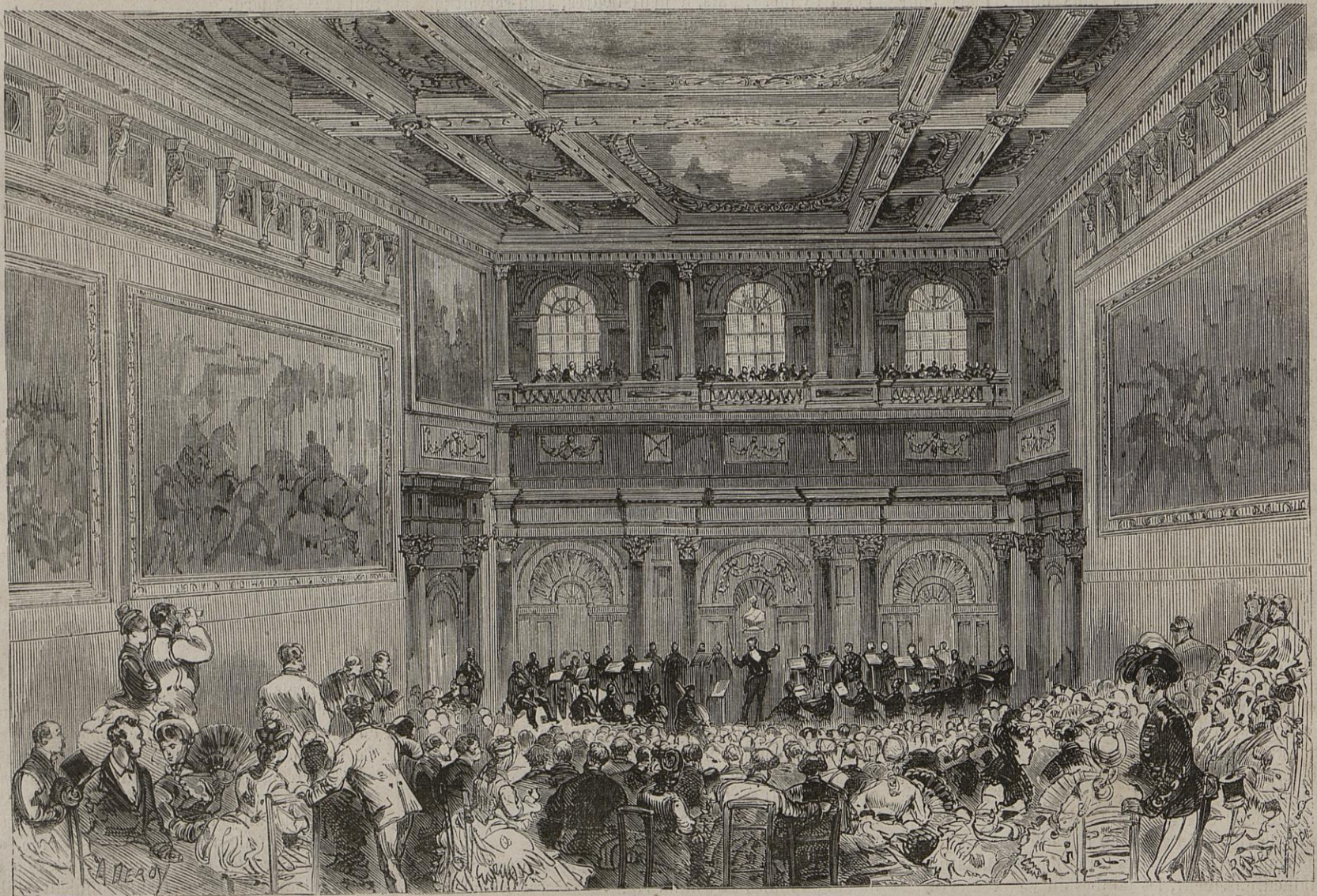
Je dois constater cependant que les habitués du Théâtre-Français, encore sous l'influence du régime échauffant du *Sphinx* et du *Demi-Monde*, ont paru surpris de la placidité d'allures du *Philosophe sans le savoir*. Ce sont les mêmes habitués qui s'étaient ennuysés à *Turcaret* et qui avaient haïllé à la *Métromanie*. Il n'y a rien à faire à cela. Ils se sont pourtant montrés sensibles au jeu fin et ému de M^{lle} Baretta dans le rôle si parfaitement tracé de Victorine, un rôle qui porte l'artiste, comme on dit en style de théâtre. Maubant est digne et suffisamment philosophe, Barré a eu un véritable succès sous les traits d'Antoine, le domestique bourru qui a servi de modèle à tous les serviteurs dits de *la vieille roche*, dont



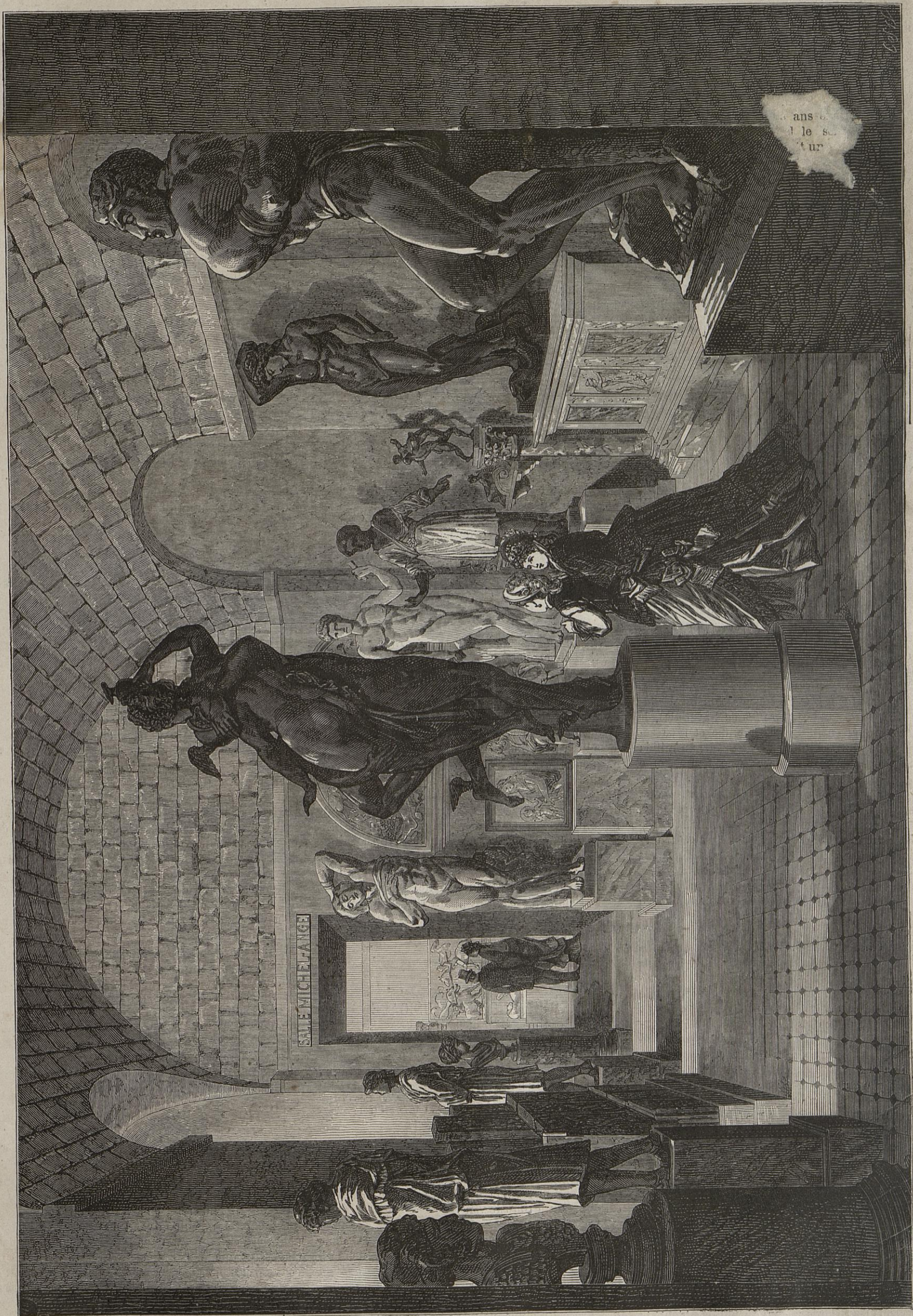
FLORENCE. — Décoration de la maison et de la rue Ghibellina.
(Dessin de M. Valnay.)



ROME. — Maison où est mort Michel-Ange.
(D'après un croquis de M. Maillart.)



FLORENCE. — Grand concert dans la salle des Cinq-Cents au palazzo Vecchio.
(Dessin de M. Deroy, croquis de M. Robida.)



PARIS. — Salle dite des Michel-Ange au musée des Antiques. — Les deux captifs. — (Dessin de M. Sellier.)

le répertoire de Scribe a tant abusé. Je ne dirai pas, comme certains de mes confrères, que Barré s'est révélé ce soir-là; je le prisais depuis longtemps comme un comédien très-varié, quoique très-naturel.

Ombres de Debucourt, de Boilly, de Carle Vernet, réjouissez-vous! L'époque que vous chérissiez tant, que vous avez peinte avec tant de verve et d'esprit, le Directoire est revenu. Il est revenu non-seulement à la scène, mais encore à la ville. Vous reconnaîtrez sans peine, dans nos rues, sur nos places, sur nos boulevards, vos Muscadins et vos Muscadines, vos Incroyables, vos Inconcevables, vos Incomparables, — celui-ci avec ses cheveux coupés à l'idiote sur le front, son frac étrié, son pantalon trop large, son chapeau grotesque, ses breloques, son lorgnon, sa fleur à la boutonnière; — celle-là avec sa coiffure qui ressemble à un jardin, sa robe tellement collante aux hanches et aux genoux qu'elle l'empêche presque de marcher, sa montre à la ceinture, ses talons plus démesurément exhaussés qu'ils ne l'ont jamais été au dix-huitième siècle; — ce sont bien eux, ce sont bien elles. Leur parler est toujours affecté et mignard; leurs propos sont toujours vides; leur existence est toujours occupée de riens, de fanfreluches, de frivolités. Ils ne vivent que pour se faire voir. Paris, à ce qu'il paraît, ne saurait se passer de ces pantins, qui, d'ailleurs, ne sont possibles qu'à Paris. Leurs noms changent à chaque instant, mais l'espèce reste la même.

Les fantoches du Directoire avaient déjà tenté M. Victorien Sardou. Ses *Merveilleuses*, représentées aux Variétés, ont laissé la mémoire d'un des échecs les plus curieux qu'on ait vus à la scène; je le dis sans moquerie, ayant en une estime sincère le talent de M. Sardou. L'action était nulle ou à peu près dans *les Merveilleuses*, les détails prenaient toute la place. Ils étaient charmants, ces détails, amusants, chatoyants, et de la plus scrupuleuse exactitude. C'est le contraire qui se produit aujourd'hui dans *les Muscadins* de M. Jules Claretie, représentés au Théâtre-Historique; l'action y réduit, y étouffe les détails. Cette action repose sur une conspiration vraie ou fausse, ourdie par un royaliste taré, M. de Faverolles, de complicité avec un ancien jacobin, Lafresnaye, secrétaire général du ministre de la justice. Cette conspiration est découverte et déjouée par le propre fils de Faverolles, le capitaine André, noble jeune homme et type accompli du parfait républicain. A présent, au milieu de ces trois personnages, placez une femme, une muscadine du nom de Jeanne, épouse de Lafresnaye et maîtresse de Faverolles, et vous entreverrez le drame nouveau: les scènes entre le père et le fils, entre le mari et la femme, entre la femme et l'amant. Ce drame est souvent attachant, souvent tortueux; on sent qu'il est extrait d'un roman, mais d'un roman bien fait, pittoresque, vaillant.

On a souvent discuté pour savoir si c'était une méthode de tirer une pièce d'un livre. A première vue, il semble que oui. Le livre est évidemment un excellent préparatif pour la pièce; c'est un canevas minutieusement détaillé. Le livre pose les caractères, prépare et explique les situations. La pièce n'a plus qu'un choix à faire parmi les nombreux éléments si généreusement mis à sa disposition par le livre. Mais il paraît que c'est précisément ce choix qui offre mille difficultés. L'auteur de la pièce, surtout lorsqu'il est aussi l'auteur du roman, veut conserver le plus possible de ses tirades et de ses dialogues. Il a des tendresses paternelles pour certaines parties de son œuvre qui ne sont que des hors-d'œuvre. Au moment de s'amputer lui-même, sa main hésite et tremble. Cet amour des épisodes lui fait perdre quelquefois le sentiment de l'ensemble. Le point de vue général lui échappe; la ligne de l'action, qui devrait rester inflexible, se rompt en vingt faisceaux. Je ne répondrais pas que pareille chose ne fût arrivée dans le travail d'adaptation entrepris par M. Claretie seul.

Ainsi que le titre le donnait à supposer, il y a du spectacle dans *les Muscadins*; d'abord, les costumes qui sont une gaieté pour l'œil; ensuite, les décors qui retracent plusieurs coins du Paris du temps, entre autres la terrasse des Feuillants, la rue de Nevers, le Luxembourg. Un de ces décors change et se contourne sous les regards mêmes du public. Toute la troupe donne dans *les Muscadins*: Maurice Simon,

Clément-Just, Montal, Esquier, Donato, Lacombe, Reykers, Panot, etc. Comme actrices, nous avons M^{me} Roussel, la passion, — et M^{me} Raphaël-Félix, la grâce.

Saviez-vous que l'Ambigu était fermé depuis deux mois? Saviez-vous qu'il avait changé de directeur? Saviez-vous qu'il a rouvert l'autre jour, avec une reprise du *Fils du Diable*? Voilà pourtant de ces choses qui sont des événements depuis la porte Saint-Denis jusqu'au Château-d'Eau. *Le Fils du Diable* est un des premiers romans et un des premiers drames de la jeunesse de M. Paul Féval, de cette jeunesse véritablement endiablée qui a produit coup sur coup *les Mystères de Londres*, *les Amours de Paris*, *la Quit-tance de minuit*, *le Jeu de la Mort*, etc., etc. Aussi, certains de ses chapitres et de ses actes ont-ils revêtu une couleur archaïque, comme l'acte qui se passe au Temple, chez le juif Araby. Ce Temple n'est plus aujourd'hui ce qu'il était autrefois; sa fameuse Rotonde démolie depuis quelques années, of-frait la réunion de tous les oripeaux qu'on peut imaginer, un assemblage inouï de bottes fourrées, de carricks à sept collets, d'habits d'académiciens, de vestes de hussards, de redingotes à brandebourgs, de douillettes cendrées, de pantalons rouges, de robes de noces, d'écharpes de gaze, de souliers de bal, de chapeaux à la Paméla, de cors de chasse, de bo-caux de pharmacie, de baromètres, de gibernes, de châles, de bassinoirs, de médaillons, de cadres à papillons, de portraits d'ancêtres, de fauteuils dorés, de guitares, de livres, d'éventails à paillettes, de hi-boux empaillés, de pendules en albâtre, de faiences, de sacs de voyage, de chaufferettes, de tapisseries, de plaques de cheminée, de plumeaux, de cages, de bains de siège, de tables de jeu, de tables de nuit, de harpes, de lampes Carcel, de serpents d'é-glise, etc., etc. C'était le *décroche-moi ça* de l'univers. Tout cela n'existe plus à présent.... que dans *le Fils du Diable*.

M. Paul Deshayes et M. Charly tiennent avec beaucoup d'autorité les rôles d'Otto et d'Araby.

Encore une reprise: *la Closerie des Genêts* au Châ-telet. Celle-ci était au moins inutile; la pièce de Frédéric Soulié est rebattue comme pas une. C'est *la Dame Blanche* des drames. Le vieux Kérouan a fait son temps, le beau Montéclain aussi. Pourquoi ne s'avise-t-on pas de demander autre chose au ré-pertoire de Frédéric Soulié, un des plus riches et des plus variés que je connaisse? Pourquoi ne pas reprendre *Clotilde*, une de ses plus énergiques con-ceptions, qui fit jadis les belles soirées du Théâtre-Français? Pourquoi ne pas reprendre *le Proscrit*, un des grands succès de M^{me} Dorval? Pourquoi ne pas remonter *Diane de Chivry*, qui a inauguré si bril-lamment la série des drames judiciaires? Chacune de ces pièces est assurément égale en mérite à *la Clo-serie des Genêts*, et elle aurait tout l'attrait de la nou-veauté pour la génération actuelle. Je m'étonne que les directeurs n'y songent point. Il y en a pourtant d'intelligents.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

Rentrée prochaine du Conservatoire de Paris; notes sur les Conservatoires d'Italie, d'après le rapport officiel de M. le chevalier van Elewyck. — THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMI-QUE: M^{lle} Chapuy dans le *Pré-aux-Clercs* (rôle d'Isabelle).

Et le temps ne passait pas si vite, les vacances du Conservatoire dureraient peut-être en-core. Mais les voila tout au moins sur leur déclin. Août et septembre ont été emportés comme par un coup de vent.

Je m'en fie aux élèves de toutes les écoles, et aussi à leurs professeurs, pour reconnaître que les mois d'étude s'écoulaient plus lentement. C'est même à eux que je dois ces observations si sagaces sur la marche des aiguilles d'horloge aux diverses saisons.

Eh bien! en récompense, ils n'auront de moi que des procédés d'une noirceur inqualifiable. Je vais troubler leurs dernières heures de liberté en remet-

tant sous leurs yeux déjà craintifs les mois de classe de professeur, de règlement, de méthode, d'exer-cice... et tout le cruel vocabulaire y passera.

C'est qu'en effet il m'advient une de ces bonnes fortunes de journaliste dont il faut toujours se hâter de profiter, si on ne veut qu'un confrère plus preste ne vous l'enlève.

Voici ce que c'est: le gouvernement belge avait envoyé l'hiver dernier M. le chevalier van Elewyck en Italie avec une mission artistique. Il devait, comme jadis l'Anglais Burney, étudier l'état de la musique dans la péninsule, et plus particulièrement se rendre compte des procédés d'enseignement qui y sont en faveur.

M. van Elewyck, maître de chapelle de la collé-giale de Saint-Pierre-de-Louvain et publiciste très-ardent à la propagation des saines doctrines musi-cales, était, en effet, l'homme d'une tâche si ardue.

Il vient de publier son rapport au ministre de l'intérieur de Belgique, et une main dévouée, qui guette pour nous les bons morceaux de ce genre, nous a fait passer un exemplaire de ladite pièce offi-cielle.

C'est un tableau complet, peint avec une con-science de miniaturiste, et qui donne une vue fidèle des théâtres, des maîtrises de chapelle, des acadé-mies, des sociétés de quartettistes, de la musique populaire, de la musique militaire, et surtout des Conservatoires.

Nous ferons comme l'auteur que nous allons déval-iser de plusieurs renseignements instructifs, nous appuierons plus spécialement sur les Conserva-toires, ne fût-ce qu'en considération de l'actualité du sujet.

On ne se doute guère chez nous des louables am-bitions qui dévorent le peuple italien et des efforts qu'il fait depuis quelques années pour prendre dans les arts le rang élevé et le rôle d'initiateur, que d'ail-leurs il a presque toujours gardé. Je crois, Dieu me pardonne, que ce sont les méchantes gouaches expo-sées chez les marchands d'estampes qui nous ont donné de fausses idées sur l'Italie. Ceux qui ne con-naissent pas ce fortuné pays se figurent qu'on n'y rencontre que des pifferari, des mendiants sordides, des faquins qui dorment vautrés au soleil en digé-rant le macaroni qu'ils ont mangé avec leurs doigts.

Mais il faudra en revenir; car je vous le dis en vérité, les fabricants de gouaches nous ont trompés.

Je sais bien que d'habitude nous ne sommes pas fiers d'être Français quand nous considérons le Conservatoire de Paris et les pâles produits qu'il donne. Depuis quelques années, la mode est même parmi les écrivains spéciaux de se montrer métri-table sur ce chapitre. C'est qu'en effet notre école de musique, quoique dans les mains d'artistes supé-rieurs, ne peut triompher de son organisation in-complète, et vicieuse en plusieurs points.

Non, nous n'avons point de vanité à l'endroit de notre Conservatoire; mais nous n'en parlerions plus qu'à voix basse, si nous étions au fait du fonction-nement de ceux d'Italie.

Pour ne prendre qu'un exemple, voici, d'après le rapport de M. van Elewyck, le programme d'en-seignement du Conservatoire de Milan:

1° *Instruction primaire artistique*: Notions élémen-taires; lecture musicale parlée et chantée; piano; premiers principes d'harmonie théorique et pratique;

2° *Instruction artistique supérieure*: Elle embrasse toutes les branches de l'art musical;

3° *Instruction littéraire primaire*: Religion; histoire nationale; explication des droits et des devoirs ci-viques;

4° *Instruction littéraire supérieure*: Histoire et phi-losophie de la musique; littérature poétique et dra-matique; histoire universelle dans ses rapports avec le mouvement des beaux-arts.

Il n'est malheureusement pas de panacée pour donner du génie à un artiste. La nature seule y pourvoit, quand il lui plaît. Mais on conviendra que le programme qu'on vient de lire est assez large pour former l'imagination des élèves aux grandes choses, et que dans sa partie littéraire surtout il contient des principes féconds pour leur esprit.

Trente-sept professeurs sont chargés de ces divers cours.

Les élèves subissent d'abord un examen d'admis-sion, mais qui n'est que conditionnel, étant bientôt

suiwi du *conferma*, ou épreuve définitive. Il y a ensuite des examens de fin d'année et de fin d'études.

Les cours de composition durent dix ans;

Ceux de chant, sept ans;

Ceux d'instruments, de huit à neuf ans.

« Il y a deux espèces principales d'encouragements : d'abord les distributions annuelles des prix, ensuite les pensions mensuelles divisées en quatre classes. Ces pensions sont au nombre de quarante-quatre : — dix de 40 francs; — dix de 30 francs; — douze de 20 francs; — et douze de 10 francs. — On les accorde en même temps que la dispense des rétributions scolaires. Enfin le gouvernement concède quelquefois de grandes bourses exceptionnelles. »

Ainsi on va jusqu'à exercer les élèves à « passer à la caisse, » comme si on avait peur qu'ils n'eussent l'air trop gauche, quand plus tard ils auront de gros appointements à toucher. C'est pousser jusqu'au raffinement le système d'éducation artistique.

Mais, au fond, tous les moyens sont bons pour exciter l'émulation et tenir en éveil l'activité de jeunes gens qui ont devant eux dix ans d'études ardues.

Le Conservatoire de Milan est riche de donations et de legs divers, car il jouit de la capacité civile. Indépendamment de ses revenus propres, il touche encore un subside annuel de 78,600 francs.

Une autre originalité du règlement, c'est un article qui, il faut l'avouer, serait pris chez nous en mauvaise part pour ce qu'il a de préventif, j'allais dire de soupçonneux. Lisez :

« Il y a des inspecteurs et des inspectrices. Celles-ci ont l'obligation d'assister aux leçons que donnent les professeurs masculins aux jeunes personnes. »

Le rapport que nous analysons donne encore d'intéressants détails sur le Conservatoire de Gènes, où les professeurs sont tenus de se réunir en assemblées délibérantes sous la présidence du directeur; — sur le *Liceo musicale* de Bologne, dont le plus illustre élève fut Rossini; — sur l'*Istituto musicale* de Florence qui comprend vingt-sept classes, dont une de latin, et qui confère des diplômes de licencié ès musique; — sur le Conservatoire de Naples, le plus ancien de toute l'Italie, etc..

Mais M. van Elewyck nous pardonnera de ne pas le suivre dans toutes les stations de son voyage. Il parle, lui, à un ministre dont le devoir est de l'écouter; tandis que nous nous adressons à monseigneur le public, qui est une Excellence plus impatiente.

Voilà pas moins qu'un fait est acquis : l'Italie s'adonne avec ardeur à l'élevage des jeunes musiciens; et si jamais un second Verdi venait à naître chez elle, il serait sans excuse de ne pas nous donner au plus vite une *Traviata* et un *Rigoletto*.

— M^{lle} Chapuy chante en ce moment le *Pré-aux-Cleres*, à l'Opéra-Comique. Elle y déploie moins de maestria que M^{me} Carvalho, mais plus de zèle et de grâce juvénile. La romance du premier acte n'a pas été dite par elle avec toute la profondeur de sentiment désirable; mais la jeune cantatrice a pris une revanche au second acte en faisant briller sa voix de vingt ans sur les notes du grand air d'Isabelle.

ALBERT DE LASALLE.

Pour rester jeune, belle, avec un teint de lis et de roses, il faut faire usage de la *Veloutine Viard*, que l'on peut se procurer place du Palais-Royal, 2.

Prenez la houppette, saupoudrez légèrement votre visage, consultez votre miroir, et la réponse sera plus convaincante que tous les éloges que nous pourrions faire!

La *Veloutine Viard* est la poudre la plus fine, la plus adhérente, la plus invisible de toutes ses concurrentes; blanche, rosée ou couleur bistre, elle convient également à tous les teints, dont elle augmente l'éclat et la fraîcheur, sans en dénaturer le caractère.

C'est plus qu'une poudre de riz, c'est presque un fard, sans les inconvénients de ceux-ci; elle possède, au contraire, les qualités toniques et rafraîchissantes qui conservent la pureté et la transparence de l'épiderme.

Après les femmes du monde, voici nos premières artistes des grands théâtres qui, reconnaissantes des prodigieux effets de la *Veloutine Viard*, la prônent avec un ensemble qui prouve combien elles en sont satisfaites.

GRANDS MAGASINS

DU

LOUVRE

Lundi prochain 27

Dans la Grande Galerie des Fêtes du Grand Hôtel du Louvre,

EXPOSITION SPÉCIALE

DE

TAPIS

D'ORIENT ET DE L'INDE

FRANÇAIS, ANGLAIS, de PERSE, de SMYRNE, de TURQUIE et d'ASIE, et des PORTIÈRES du LEVANT et de KARAMANIE.

Nous croyons pouvoir affirmer à notre clientèle qu'elle n'aura jamais été mise en présence d'une aussi grande quantité de Tapis, et que jamais elle n'aura été mise à même de les acheter à des prix aussi avantageux.

C'est en raison de son importance et de l'immense intérêt que cette EXPOSITION offrira aux visiteurs, que nous avons dû, pour cette fois, et en attendant l'achèvement des nouvelles constructions, disposer de la GRANDE GALERIE des FÊTES du GRAND HOTEL DU LOUVRE, qui est une véritable curiosité et dont la superficie est de 600 mètres carrés.

Le grand succès de la maison de Plument est en ce moment pour le *corset-cage*, si agréable à porter pendant les chaleurs. Formé de bandes quadrillées, il permet au corps de recevoir plus directement l'air par tous ses jours et la transpiration est moins à redouter. Nous le conseillons aux femmes fortes, qui s'en trouveront très-bien; il est, en effet, aussi baleiné que tous les corsets de cette maison, et elles sont sûres par là de trouver en lui le soutien désiré.

Avons-nous besoin de rappeler à nos lectrices qu'elles trouveront dans la maison de Plument (33, rue Vivienne) tous les jupons et tournures qu'elles pourraient désirer dans toutes les conditions, depuis la plus modeste jusqu'à la plus compliquée, pour toilette de ville ou de soirée, de voyage ou d'intérieur. Il y en a une variété infinie et suivant tous les goûts : tournures favorisant le poul, ou tournures fuyantes, à volonté.

Ajoutons que toujours les envois se font franco.

On imite, on contrefait la *Benzine Collas*. (Deux jugements et arrêts.) Exiger sur le flacon la bande verte déposée et l'adresse de la pharmacie G. COLLAS, 8, rue Dauphine.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix : 4 fr. 60. Cahen, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau. Paris.

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

EAU GAULOISE à base de GLYCÉRINE et d'ARNICA, pour l'Hygiène et la Régénération des CHEVEUX et de la BARBE, Paris, 4, rue de Provence.

SOURCE MORNY CHATEAUNEUF

Eaux de table et de régime par excellence.

Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

EAU DE ZENOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX SEGUIN, 3, r. Hu-

AVIS AUX MÈRES DE FAMILLE

TAMAR INDIEN GRILLON

Fruit laxatif rafraîchissant, le plus agréable purgatif des Enfants, rétablit les fonctions journalières chez les personnes sédentaires ou alitées, n'a pas les inconvénients des autres purgatifs irritants : aloès, podophyle, jalap, scammonée, etc. : 2 fr. 50 la boîte.

Paris, Ph. GRILLON, 25, r. Grammont, et toutes pharmacies.

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte

RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 48, PARIS

EAU FIGARO Cheveux et Barbe teints en 8 jours. 5 fr. le flacon
A la Société d'Hygiène Française, 1, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

CORS

Guérison instantanée par l'emploi des limes chimiques américaines de M^rthé. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 2, place du Palais-Royal.

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

C^{ie} Coloniale

ENTREPOT GÉNÉRAL

Paris, rue de Rivoli, n° 132

DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

Voulez-vous être toujours

JEUNE ET BELLE

Employez la *Veloutine Viard* * perfectionnée

Sans altérer la peau, elle donne au teint éclat, fraîcheur et velouté de la jeunesse.

3 fr. 50 — 6 fr. et 10 fr. la boîte

2, place du Palais-Royal et dans les bonnes maisons
Bruxelles, M^{me} Grévisse, 21, Montagne-de-la-Cour.

PLUS DE CHUTE DE CHEVEUX

SÈVE JAPONAISE

Cette préparation, d'un parfum agréable, prévient et arrête la chute des cheveux occasionnée par suite de couches ou de maladies. Elle nettoie la tête. Son usage journalier empêche les cheveux de blanchir et leur donne de la souplesse.

PRIX du flacon avec brosse, 6 fr.

VIARD *, 2, place du Palais-Royal

LE

MONITEUR DE L'ÉPARGNE

JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE

On s'abonne chez MM. V. DESFOSSÉS et C^{ie}

AUX BUREAUX DU

COURS QUOTIDIEN DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE

Paris — 31, place de la Bourse, 31 — Paris

ABONNEMENTS

Paris..... Un an, 10 fr.; six mois, 5 fr.

Départements Un an, 12 fr.; six mois, 6 fr.

Envoi d'un numéro sur demande affranchie.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

DOMAINE DE FERRIÈRES

Coupe de bois de l'exercice 1875, A VENDRE, par adjudication, EN 18 LOTS, variant de 24 ares à 11 hectares, à FERRIÈRES, près Lagny (Seine-et-Marne), le lundi 18 octobre 1875, à midi précis.

S'adr. à Paris, à M^e CORRARD, notaire, rue Monsigny, n° 17, et à Ferrières, à la régie du domaine.

CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur, à mon grand étonnement je lis dans votre numéro du 18 courant, que le capitaine Webb est un Américain; c'est une erreur que je vous serais très-obligé de vouloir bien rectifier, vu que le capitaine Webb est un Anglais. Si vous voulez avoir des preuves de mon assertion, veuillez avoir la bonté de prendre des informations auprès du correspondant du Times, à Paris, qui est à même de vous en donner.

Avec mes remerciements, veuillez agréer, etc. H. R.

Nous n'irons pas chercher des preuves, nous aimons mieux nous en rapporter à notre honorable correspondant et avouer que nous avons été mal informés.

REVUE DE LA MODE

Les femmes distinguées, intelligentes et laborieuses ont pris sous leur patronage ce journal créé pour elles. La Revue de la Mode a fait sa réputation littéraire et artistique, et sa bonne renommée de feuille essentiellement pra-



Portrait de Michel-Ange, d'après une gravure du seizième siècle. — (Reproduction photographique.)

tique. Les juges les plus sévères et les plus délicats louent sans réserve la meilleure exécution de ses dessins, qui laisse si loin derrière eux tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour, tout en étant l'expression vraie de la mode qui plaît à la femme comme il faut. Les modèles d'ouvrages qu'elle renferme sont non-seulement nouveaux comme genre, mais encore absolument inédits et composés pour les abonnés de la Revue de la Mode.

Enfin, les conseils que donne la rédactrice, M^{me} de Saverny, femme d'un esprit éminent et d'un rare tact féminin, sont pour toutes ses lectrices le guide le plus sûr de l'élégance de bon goût, de la simplicité élégante, des usages et de la bonne compagnie.

Aussi ce journal est-il devenu le guide universel de la mode, puisque, fondé depuis trois ans à peine, il se publie aujourd'hui en sept langues étrangères: en anglais, en russe, en arménien, en grec, en suédois, en italien, en espagnol.

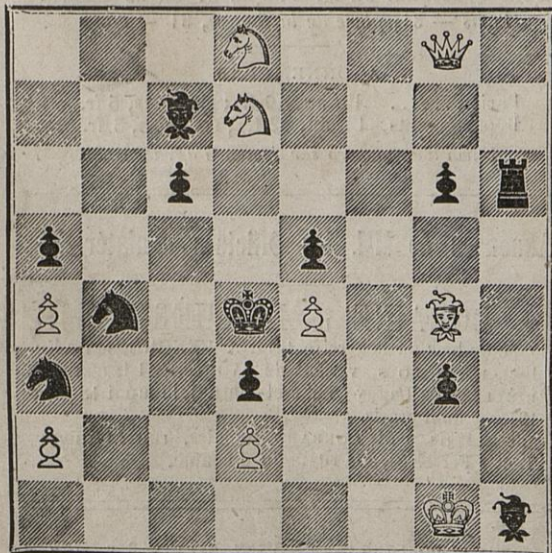
On s'abonne à la Revue de la Mode avec les gravures coloriées ou sans les gravures coloriées, pour trois mois, six mois ou une année. Ecrire, 13, quai Voltaire, à Paris.

IVLIO:BF.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 575

COMPOSÉ PAR M. J. BERGER



Les Blancs font mat en quatre coups.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry de Londres, dite :

REVALESCIÈRE

Trente ans d'un invariable succès, en combattant les dyspepsies, mauvaises digestions, gastrites, gastralgies, palpitations, nausées, vomissements, coliques, phthisie, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, chlorose, tous les désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, foie, intestins, membrane muqueuse, cerveau et sang. C'est, en outre, la nourriture par excellence, qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance. — 85,000 cures, y compris celles de M^{me} la duchesse de Castle Stuart, le duc de Pluskow, M^{me} la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, MM. les docteurs professeurs Wurzer, Beneke, Shoveland, Ure, etc.

Certificat n° 89,211. — Orvaux, 15 avril 1875. — Depuis quatre ans que je fais usage de votre inestimable Revalescière, je ne souffre plus des douleurs des reins qui m'avaient cruellement tourmenté durant un grand nombre d'années. Je jouis dans ma quatre-vingt-troisième année du bien-être d'une santé parfaite. J'ai l'honneur, etc.

LEROY, curé.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Les Biscuits de Revalescière. En boîtes de 4, 7 et 60 fr. — La Re-

valescière chocolatée rend appétit, digestion, sommeil, énergie et chairs fermes aux personnes et aux enfants les plus faibles, et nourrit quatre fois plus que la viande et que le chocolat ordinaire, sans échauffer. En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr., de 576 tasses, 60 fr.; ou environ 10 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. — Dépôt partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — DU BARRY ET C^o, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.



Explication du dernier rébus : A Versailles est le siège du Gouvernement.

Le directeur gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.